



MARCHES A SUIVRE

Stéphanie Bodet, grimpeuse, aventurière et écrivaine, a chaussé ses skis, le temps d'une randonnée dans le massif du Dévoluy. «Libération» l'a accompagnée.

«C'est comme un lieu sacré à ciel ouvert»





Par **FRANÇOIS CARREL**

Envoyé spécial dans le massif du Dévoluy

Photo **ALEXANDER ROTH-GRISARD**

Chaque sortie de ski de randonnée est une échappée. On a quitté la ville à l'aube, tracé vers la montagne, droit au sud, direction le Dévoluy. Ce massif enclavé au cœur du département des Hautes-Alpes est à l'écart des grands axes alpins. Une fois franchi l'impressionnant défilé de la Souloise aux murailles vertigineuses, nous débouchons dans la haute vallée du Dévoluy, havre de paix copieusement enneigé. Stéphanie Bodet, grimpeuse de haut niveau, aventurière et écrivaine, nous attend avec son immuable sourire et ses skis au col du Festre, à 1442 mètres d'altitude dans ce Dévoluy qui lui est si cher.

En ce début mars, l'enneigement est abondant, le risque d'avalanche très marqué comme partout dans les Alpes, alors pas question de grande course aujourd'hui : pour partager sa passion du ski de randonnée, la jeune femme a choisi un objectif sûr, les pentes débonnaires d'un petit sommet, la Tête du Jas des Arres.

ROUTINE D'ÉCRITURE, DE GRIMPE

Qu'importe, la magie de cette pratique alpine hivernale à la popularité toujours grandissante ne tient pas, loin de là, dans la performance. Qui mieux que Stéphanie Bodet pouvait nous l'expliquer ? Son livre *A la verticale de soi*, mi-autobiographie mi-essai, paru en 2016 aux éditions Paulsen-Guérin, l'a propulsée au premier rang des auteurs montagnards contemporains. D'elle, l'écrivain Jean-Christophe Rufin dit qu'elle «*redonne à la littérature alpine une fraîcheur et une intensité que l'on croyait perdues*». Cet hiver, elle est plongée dans l'écriture de son premier roman, dans sa maison de Sigoyer, toute proche du Dévoluy. «*Je suis installée dans une routine d'écriture, de grimpe et de randonnée, explique-t-elle. Je prends l'air quasiment tous les jours, car c'est*

au retour d'un voyage en pleine nature, qu'il dure deux mois ou deux heures, que j'écris.»

Elle a déjà pris son rythme de croisière, démarche souple et puissante sur ses skis légers sous lesquels elle a collé ses peaux de phoque, dont les propriétés antirecul permettent de remonter la pente. Nous nous élevons lentement au-dessus de la vallée paisible, parsemée de hameaux où fument quelques cheminées. Le silence est dense, tout juste souligné par l'aboïement d'un chien, le ronronnement d'un fourgon qui remonte la route au loin. «*En montagne, je suis poreuse, sensorielle, attentive à la sensualité du vent, au crissement de la neige sous mes skis, à sa qualité, sa blancheur*», confie Stéphanie. «*Le ski de piste ? Je n'en fais jamais. Je m'ennuie, je suis frigorifiée sur mon télésiège, et puis les odeurs de frites et la rumeur perpétuelle des stations me rebutent. Le luxe des années à venir, c'est le silence et la solitude.*»

JAILLISSEMENT D'UN LIÈVRE

Le ciel est chargé de nuages, il a néigé cette nuit, une couche épaisse et humide a fait disparaître toutes traces de nos prédécesseurs sur ces pentes et grince sous nos skis, au rythme

hypnotique du pas alternatif qui nous fait gagner insensiblement de l'altitude. «*Le ski de rando offre une liberté que je ne trouve pas en escalade : ici on passe où l'on veut, on a le plaisir de la trace que l'on fait sur cette page de neige vierge. Quand j'ai trouvé mon rythme, au bout d'une demi-heure, je suis enfermée dans ma tête, avec mon cœur qui bat dans les tempes, l'esprit peut vagabonder.*» Elle tâte la neige du bout du bâton, jugeant sa qualité et les sensations de glisse qu'elle promet pour tout à l'heure. «*L'effet est rendu plus fort encore par cette descente à venir, cette autre trace que l'on va laisser. A la descente, il y a une sorte d'euphorie, un plaisir enfantin, une gaîté qui me traverse. C'est magique*», sourit-elle.

Un lièvre variable jaillit derrière un bouquet de pins à crochets. Au loin, les formidables falaises calcaires de la montagne d'Aurouze, plâtrées de neige fraîche, et le plateau suspendu du pic de Bure émergent par intermit-





tence des nuées, se découpant sur un coin de ciel azur. Stéphanie souffle : *«C'est comme un lieu sacré à ciel ouvert. Ce voile nuageux a rafraîchi nos regards, en nous révélant cette lumière que l'on ne voyait plus.*

En ski de rando, une vision panoramique se met en place, mon regard s'ouvre. Tout cet espace devant moi en ouvre d'autres en moi. Je me sens plus large.»

Nous montons depuis deux heures, désormais perdus dans un nuage qui parfois se déchire et nous permet de repérer une crête, d'ajuster notre itinéraire. Bientôt c'est le sommet.

Sous une bise glaciale, un grand vide, des pentes sévères et des falaises caparçonées de neige fraîche apparaissent et disparaissent aussitôt. Vite une veste, le rituel du

décollage des peaux des skis, mains nues engourdis par le froid, puis les fixations bloquées en position descente, nous plongeons sur la neige fraîche, un peu lourde certes

mais rendue précieuse par l'effort qui nous y a donné accès. Une descente, unique, la plus belle donc.

Au pied de la montagne, l'écrivaine sourit encore : *«La montagne nous remet à notre place. Là, tu ressens que tu n'es qu'une fourmi à la surface du monde. C'est essentiel et on a tendance à l'oublier! Cette conscience de notre fragilité n'est*

pas tragique du tout : elle rend encore plus belle notre envie de monter là-haut. Là où ton cœur bat à l'unisson d'une nature à laquelle tu appartiens.» ◆

Départ de la rando avec Stéphanie Bodet, le 6 mars, au col du Festre.

